

Laudanum

Notes pour un rêve de Tracey Moffatt¹

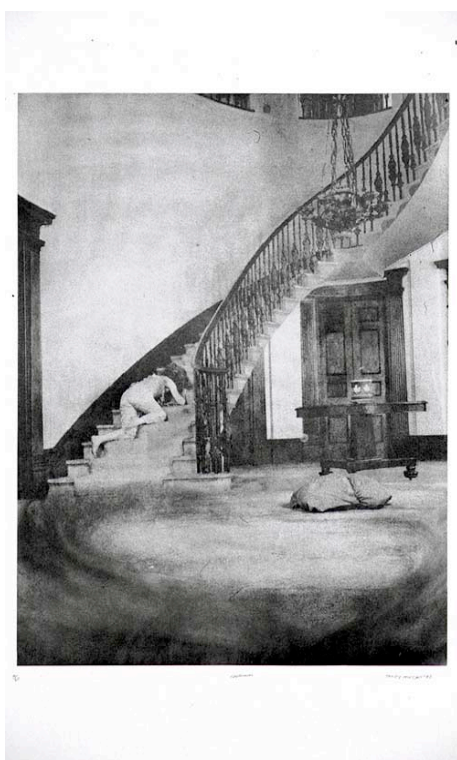
¹ Pre-print du texte paru dans Géraldine LE ROUX et Lucienne STRIVAY (dir.), *La revanche des genres. Art contemporain australien/The Revenge of Genres. Australian Contemporary Art*, Paris, Aïnu, 2007, p.124-139.



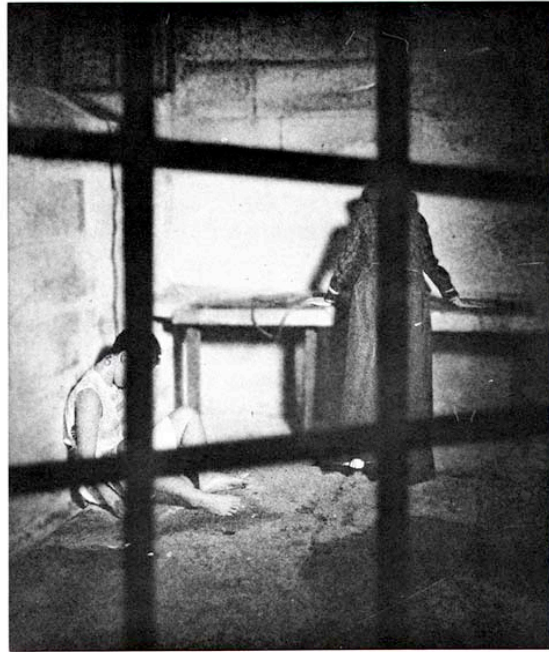
... dont il n'est question que par hasard et peut-être pour rire, dans un fouillis d'histoires et fatras de références, entre les temps entre les genres, à cheval sur la mémoire, gothic ou cinéma noir, stéréoscope, portraits de studio, théâtre de soi, des images que l'on montre publiquement et d'autres qui circulent sous le manteau, qui s'échangent en secret, l'invention de la photographie, ses détournements, et le cinéma, bientôt, qui continue jusqu'à aujourd'hui à vérifier l'inexistence des choses. Le trouble des anciennes images, effets de présence, les corps anciens, les mots, les yeux, la peau, regards d'une autre rive et pourtant nôtres, curieusement, obstinément. Le sentiment d'exister est-il nécessairement lié à une position de périphérie ? L'artifice est-il la condition de la vérité ?



Laudanum est une teinture d'opium dont nos arrières grands-parents faisaient un usage parfois immodéré pour vérifier l'état de leurs rêves ou pour explorer l'envers du décor. Ou peut-être simplement pour ne pas voir et pour tenter de rendre le monde supportable. Est-il encore possible de faire des images, est-il encore possible d'écrire et à quoi bon ? Parfois la peur m'étreint. J'ai mal à la tête. Je crois que je vais étouffer. Qu'est-ce que voir, regarder, se souvenir ? Peut-être seulement raconter des histoires, possibles, impossibles, enchâssées dans les temps et dans les formes, des fragments d'histoires, des histoires sans queue ni tête, opaques et transparentes. Des histoires sans début et sans fin, morceaux de soi qui surgissent comme d'un rêve.



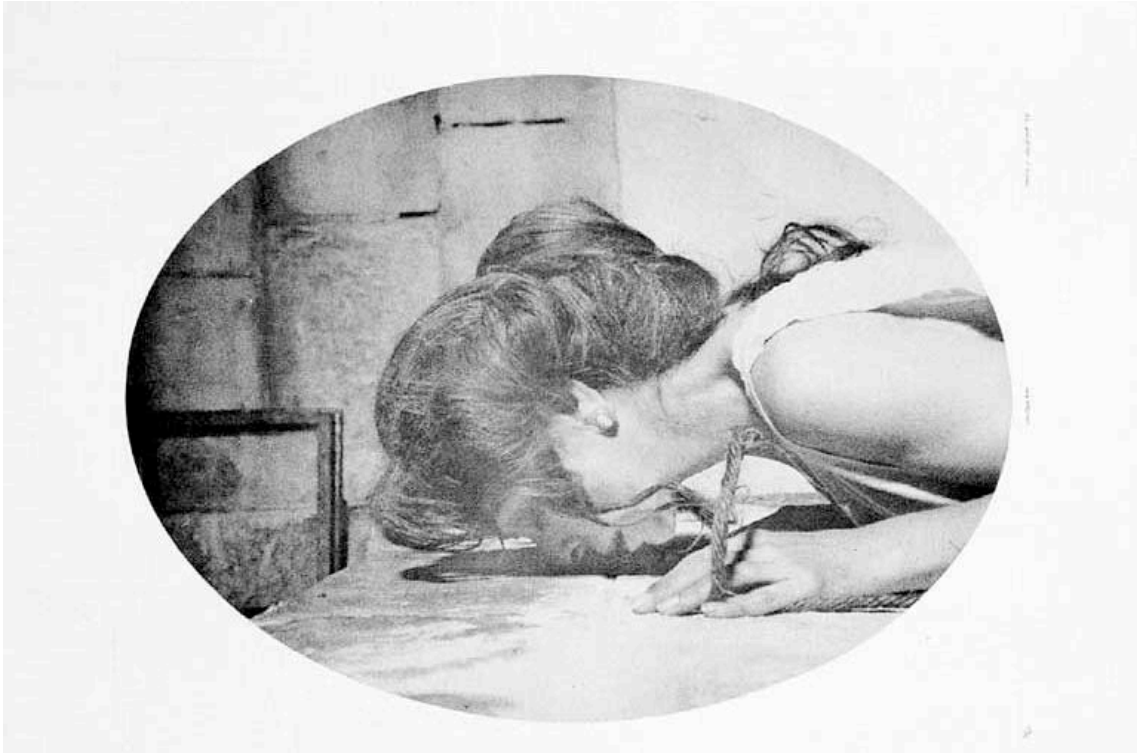
Et parfois je n'ai peur de rien. Quelque chose d'indéterminé se libère et je crois que je suis propriétaire du monde. Il y a un dispositif, dont on décide un jour sans trop savoir pourquoi qu'il sera celui d'une prochaine série d'images. Quelques têtes d'épingles dans le bac à sable et dont on voudrait qu'elles fussent portées à leur point d'incandescence. *Serendipity*. Un dispositif est un véhicule ou un piège à images : on ne sait jamais tout à fait lesquelles y seront prises. Les images qui tombent dans le piège sont toujours des découvertes qui échappent à la préméditation du dispositif. Alors chaque image est nouvelle et solitaire.



Ce sont deux femmes, recluses dans une maison hantée par le souvenir et qui mettent en scène le monde, qui le tournent et le retournent comme un gant, répétant *ad libitum* les scénarios de la soumission et de la liberté, de la violence et de l'abandon. Aucune bienveillance dans les rouages du temps, mais la seule et froide mécanique de l'histoire et du rêve. Lieux de mémoires ? La tendresse n'est jamais donnée en premier. Elle advient malgré tout, parfois. Le bonheur est un épiphénomène ou peut-être un acte de résistance, improbable échappée des prisons de l'histoire ou l'envol irraisonné d'une solitude que l'on voudrait partager. Entre filles, on peut rire de tout.



C'est l'histoire honteuse de nos pères, dont nous sommes les héritiers, qui ont tué leurs mères et violé leurs filles, catholiques et conquérants, qui ont proféré mille paroles de haine et d'amour, qui ont manœuvré pour que leur cause fût mieux entendue, qui ont décidé du sens de l'histoire, qui ont écrit des livres, entrepris de longues et périlleuses expéditions, qui ont fourbi leurs armes, gréé leurs navires, abordé toutes terres inconnues et qui se sont réjouis de la tristesse de leurs ennemis, qui ont construit de vastes demeures dans lesquelles il leur était agréable de festoyer et qui sont devenus propriétaires du monde, qui ont piloté de puissantes automobiles et porté des chapeaux de gangsters américains, qui ont longtemps pleuré sur leur sort et qui se sont arrangés avec leur conscience... C'est le sang du monde qui tombe sur le monde en pluies brûlantes et verticales.



(Je ne veux pas être sauvée. Je ne veux pas être aimée. A toute parole d'amour je répondrai par la haine et le mépris. Je suis morte ou serai morte un jour. Je serai noyée et mon ventre gonflé d'eau et de vase fera que je flotte. Je serai dans le lit du fleuve à rejoindre l'océan et dans mes yeux passeront les nuages. Au fil de l'eau s'en ira ma peau. Je serai poisson et me nourrirai de sel, je serai galet ou algue battue par les courants. Je serai l'hippocampe au squelette translucide. Dans l'eau verte du Pacifique je serai corail et buée dans le nord. Je serai plancton microscopique, cellule ou larve entre deux grains de sable. Je serai goutte d'eau, vapeur ou fumée).



La mort n'existe pas, mais la matière seule, en attente, qui brûle et se consume. La mémoire est un théâtre de papiers. Le temps est sous la peau. On n'a peur de rien, on a peur de tout. On est en vie. C'est d'avoir vu que l'on regarde, d'avoir lu que l'on écrit. Le temps est-il un multiple de mille ? On se tient au milieu des choses. On constate l'ampleur des dégâts. On pense à hier et on pense à demain. On s'éveille. On connaît des moments d'exaltation : « Je serai le pain d'herbes rouges qui lève sous ta peau, sapin de brume, l'arbre en chemise aux portes de tes nuits, je ne boirai qu'à ta source, tu seras mon unique mensonge ». La mémoire est-elle la matière première de l'oubli, dont il n'est question que par hasard et peut-être pour rire ?

carl havelange
casa buil, juillet 2007